

Sous-estimation et surestimation de l'espace par les ruraux

Robert CHAPUIS

1983 – Géographie sociale, actes du colloque de Lyon 14-16 oct. 1982 (édité en 83)

L'image que les ruraux se font de la ville et de la campagne a beaucoup changé depuis une génération. Dans les années cinquante, l'image que beaucoup d'entre eux, et notamment les jeunes, se font de la ville est souvent positive. La ville apparaît comme le lieu des loisirs, de la liberté, de l'argent facile, du confort, de la diversité. La campagne au contraire est ressentie comme une sorte de négatif de la ville : c'est le lieu du travail sans vacances, de la contrainte sociale, de la parcimonie et de la monotonie.

Dans le début des années soixante encore, selon Pl. RAMBAUD (Société rurale et urbanisation) l'image de la ville reste assez positive chez les ruraux. En effet, près du tiers des images que les ruraux en ont alors sont positives ("lieu des distractions, de la liberté, etc."), 40% sont neutres ("lieu du travail", ce qui peut avoir une connotation aussi bien positive que négative) alors que 25% seulement sont plutôt négatives ("lieu du bruit, du mouvement, etc."). La situation semble bien différente aujourd'hui, dans le département du Doubs tout au moins. A la question : "à quoi le mot ville vous fait-il penser", 20% seulement des images qui viennent à l'esprit des ruraux sont positives ("magasins, contacts, etc."), 5% sont neutres ("travail, emploi") et, surtout 75% sont négatives ("foule, bruit, pollution, circulation, agitation, solitude, vie de fou").

Dans ces conditions, on comprendra que la représentation que les ruraux se font de la Campagne soit massivement positive. La quasi-totalité des ruraux (95%) voient l'espace dans lequel ils résident sous les couleurs les plus roses : c'est le lieu de "la tranquillité, de la nature, de l'air pur, du silence, des contacts humains". Il ne s'en trouve guère que 5% pour juger de la campagne sur un mode négatif ("solitude, ennui"). Singulier retournement d'opinion donc, en quelques années, dans la mesure, bien évidemment, où le cas du Doubs n'est pas isolé. Retournement sur les causes duquel on peut s'interroger.

Ce retournement peut s'expliquer d'abord par les rapides changements matériels survenus à la campagne depuis une génération. Pour reprendre l'exemple du Doubs, le parc de logement s'y est considérablement rajeuni : un tiers des logements ruraux actuels ont été construits depuis la guerre et la moitié des anciens ont été plus ou moins rénovés. La salle de bains et le chauffage central étaient des curiosités, au début des années cinquante ; les deux-tiers des logements ruraux ont maintenant douche ou bain, et quatre sur dix sont dotés d'un chauffage central. Les WC dans le logement étaient rares ; ils existent trois fois sur quatre actuellement.

Plus du tiers des logements n'avaient pas encore l'eau sur l'évier, la presque totalité en bénéficie maintenant. Neuf ménages sur dix ont aujourd'hui télévision et frigidaire, sept sur dix possèdent une automobile et près de deux sur dix un lave-vaisselle... Les ruraux ont donc l'impression de participer à la société de consommation, sans en supporter les ennuis les plus graves. Grâce à la voiture, par exemple, ils estiment pouvoir profiter des services de la ville sans en avoir les inconvénients. C'est ainsi que, dans le Doubs, six ménages sur dix vont faire tout ou partie de leurs courses au supermarché le plus voisin.

Aux raisons économiques du retournement de valeur en question, on peut en ajouter d'autres. On peut penser, par exemple, que les ruraux trouvent dans la vie familiale et villageoise, qui reste plus chaleureuse, plus profonde et plus intense qu'en ville, à la fois l'affectivité, la sécurité et l'identité qui manquent parfois aux citadins.

Cependant, il semble bien que ce nouveau regard porté sur l'espace tienne aussi du mythe, c'est-à-dire d'une représentation de faits réels déformés ou amplifiés par l'imagination collective. Au mythe de la ville, considérée comme seule apte à épanouir toutes les possibilités de l'individu, a succédé le mythe de la campagne, devenue symbole de nature, de silence, de liberté, de chaleur et donc seule épanouissante. Ce vieux mythe d'une campagne virgilienne, d'abord resurgi en ville, est passé à la campagne par les mass media et par l'intermédiaire des urbains, dont l'installation à la campagne doit beaucoup au mythe lui-même. C'est très largement à travers ce mythe que les ruraux, désormais, apprécient la campagne, ainsi qu'on va le voir à nouveau à travers l'exemple du Doubs.

C'est une contradiction dans l'attitude des ruraux qui permet de mettre le doigt sur le passage du fait à la déformation. On se souvient que, pour les ruraux du Doubs, la campagne n'a guère que des avantages et la ville guère que des inconvénients, lorsqu'on leur demande d'une façon globale à quoi les mots campagne et ville leur font penser. Cependant, si on leur pose des questions plus précises et qu'on les pousse dans leurs derniers retranchements, ils admettent que la vie à la campagne n'a pas que des avantages. Par exemple, deux personnes sur trois estiment que leur commune dispose d'un équipement commercial insuffisant et quatre sur dix ne sont pas satisfaites des prestations du commerce local. Les deux-tiers des gens pensent également que, du point de vue scolaire, l'enfant des campagnes est moins avantageux que celui de la ville, alors que 3% seulement pensent le contraire, les autres considérant qu'il y a égalité. Mais, dès qu'il s'agit de faire un bilan global, les intéressés "oublient" les inconvénients pour ne retenir que les avantages de la campagne. Il y a donc bien représentation de faits réels déformés par sous-estimation ou même évacuation des images négatives qui pourraient s'attacher à l'espace rural.

Cette sous-évaluation, il est possible, dans une certaine mesure, de l'estimer assez précisément. Dans le Doubs, la moitié des actifs n'ont pas d'emploi dans leur

commune de résidence et sont donc obligés d'aller travailler en dehors de leur commune, et notamment en ville. Ils passent ainsi, en moyenne, chaque jour près d'une heure sur la route et pour certains deux à trois heures. On pourrait penser que, comme les citadins qui sont dans le même cas, ils sont sensibles à la gêne que leur cause cette situation. Ce n'est généralement pas le cas. Ils ont plutôt tendance à sous-estimer les inconvénients et notamment à minimiser leur temps de parcours, cette minimisation pouvant aller d'un quart au tiers, parfois plus ! Ces migrants quotidiens ne retiennent souvent, comme temps de parcours moyens, que celui qu'ils mettent dans les conditions les plus idéales. Ceux qui travaillent en ville ne décomptent parfois que le temps qu'ils mettent pour arriver aux portes de la ville, et non pas vraiment à leur lieu de travail. Tous minimisent également le coût du transport. Lorsque l'on demande, par exemple, à ceux qui utilisent une voiture pour se déplacer, ce qu'ils estiment dépenser pour accomplir leurs voyages quotidiens, ils ne chiffrent généralement que le prix de l'essence et ne prennent en compte qu'une consommation moyenne en rase campagne, même s'ils vont travailler au cœur des villes. De l'entretien, de l'assurance, de l'amortissement, pas question. Un certain nombre n'ont d'ailleurs jamais fait - ou osé faire - le calcul et semblent découvrir le problème avec l'enquêteur. Le coût réel des déplacements est sous-estimé, en moyenne, de moitié.

A l'inverse, les ruraux ont tendance à survaloriser les avantages de leur espace. Cela se passe d'abord au niveau de la commune : on aime dire que son village est plus sympathique, plus accueillant, plus dynamique, mieux équipé, plus riche que le village voisin. Cela est vrai aussi pour les échelons supérieurs : le département du Doubs est ainsi considéré comme plus riche, plus agréable, plus tranquille, plus accueillant que ses voisins. La Franche-Comté est évidemment, elle aussi, plus accueillante que les régions voisines... En règle générale, pour donner plus de poids à son argumentation, on compare l'espace dans lequel on vit à ce qu'il y a de moins bien aux alentours, c'est-à-dire le village le plus défavorisé, le département le plus pauvre, la région la moins prestigieuse. On comparera, par exemple, le Doubs plutôt à la Haute-Saône, dont la réputation est ici médiocre, qu'au Jura dont l'image est plus positive. On ne retient souvent, de l'espace où l'on vit, que ce qu'il y a de meilleur. Lorsque l'on compare le Doubs à ses voisins, c'est au département tout entier que l'on attribue les qualités que l'on reconnaît traditionnellement à la partie haute : richesse, cadre agréable, pays touristique, bonne mentalité, etc. ! Sous-estimation des inconvénients de l'espace rural, surestimation de ses avantages et donc mythification de cet espace, tout cela ne nous éloigne pas de la géographie, bien au contraire, puisque les décisions individuelles ou collectives prises à propos de l'espace ne se font pas à travers une appréciation "objective" des faits mais d'après l'idée que les individus et les groupes s'en font les mythes sont donc bien un objet d'étude géographique.